

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'INSTITUT

PUBLICATION SCIENTIFIQUE, INDUSTRIELLE ET LITTÉRAIRE.

Rédacteurs, { F. X. Garneau, Notaire, Rue Laval, No. 10. } Haute-Ville, { Jos. V. DeLorme, Imprimeur et Propriétaire, Rue Saint Jean, No. 62. }
{ D. Roy, Avocat, Rue Ste. Famille, No. 5. }

VOL. I.]

QUEBEC, SAMEDI, 22 MAI, 1841.

[No. 12.]

Sommaire:—Un Prétendant, suite et fin.—Eclairage du Gaz en France; son origine.

L'INSTITUT:

QUEBEC, SAMEDI, 22 MAI 1841.

Des circonstances aussi imprévues qu'inattendues nous obligent de suspendre la publication de cette feuille. Nous espérons que des arrangements pourront être pris pour la continuer et satisfaire au désir des habitants éclairés de cette Province qui en ont su apprécier l'utilité par leur encouragement libéral. Il y a longtemps que le besoin d'un journal de la nature de notre se faisait sentir, et nous avions la conviction qu'il ne pourrait manquer de réussir, conviction que nous conserverons toujours, car la suspension de l'Institut est due à une cause qui semblait d'abord ne pas devoir en menacer l'existence, mais dont les suites embarrassantes ne laissent cependant plus d'espérance au Propriétaire de pouvoir le continuer pour le présent.

Avant de terminer, nous devons exprimer à nos abonnés tous les sentiments que nous éprouvons pour la bienveillance et l'encouragement dont l'Institut a été l'objet, et l'espoir que la reprise de cette publication rencontrera le même accueil et la même indulgence.

UN PRETENDANT.

SUITE ET FIN.

Le brigadier se retira avec ses hommes, accompagné jusqu'à la grille du château par l'intendant de lady Miliden. Resté seul avec master Cromby, le jeune prêtre irlandais s'avança vivement vers celui-ci et lui dit avec un accent qui trahissait encore un reste d'émotion :

—Si votre méprise a été volontaire, je vous en remercie ; si elle a été involontaire, je vous remercie encore, car dans les deux cas vous m'avez sauvé.

Au son de cette voix doucement vibrante et qui empruntait à un reste d'altération je ne sais quel charme mélancolique, master Cromby avait reconnu son erreur.

—Qui êtes-vous donc ? demanda-t-il à l'abbé.

—La prudence me conseillerait de ne pas vous répondre, dit celui-ci, mais j'aime mieux être imprudent qu'ingrat. D'ailleurs, à quelque opinion que vous apparteniez, je crois que vous êtes un honnête homme et que vous ne trahirez pas ma confiance.

En parlant ainsi, l'abbé tira de sa poche un petit carnet, en détacha une feuille de papier, et écrivit au crayon sur cette feuille volante les mots suivants :

“ Je reconnais devoir au porteur de ce billet la somme de cent guinées, que je lui paierai si la Providence seconde mes desseins et me donne les moyens d'acquitter mes dettes.

“ CHARLES-EDOUARD, prince régent d'Ecosse. ”

Après avoir lu ce billet, master Cromby s'inclina respectueusement ; puis se relevant aussitôt, et s'adressant au fils de Jacques III :

—Prince, lui dit-il, vous avez eu raison de mettre votre confiance en moi ; tout whig sincère que je suis, je ne la trahirai pas. Mais permettez-moi de vous dire la vérité. Celui qui vous a conseillé de venir en Ecosse vous a donné un mauvais conseil. Quant à moi, si j'avais l'honneur d'être l'ami de votre altesse royale, au lieu de la bercer d'illusions folles et d'espérances imaginaires, je lui dirais avec respect, avec fermeté : “ Quittez l'Ecosse ! prince, renoncez à un projet qui fera couler du sang, des larmes et ne changera rien de ce qui est, n'amènera rien de ce que vous désirez. Pensez encore à l'Ecosse, mais comme à une mère que vous ne devez plus revoir. Tâchez d'oublier que vous étiez né pour être roi, et s'il se trouve encore des courtisans pour vous répéter que l'Ecosse vous attend, qu'elle vous désire, qu'elle vous appelle, répondez-leur non pas sans amertume, mais sans arrière-pensée : “ Messieurs, le sort d'une grande nation comme la nation anglaise ne peut pas dépendre des caprices d'un seul homme. L'Angleterre s'est donnée un gouvernement, elle le gardera, et si jamais elle l'abandonne, ce ne sera pas seulement pour substituer un nom à la place d'un autre en tête du contrat social. ”

Pendant que master Cromby parlait, Charles-Edouard avait témoigné plusieurs fois son émotion. Il l'interrompit à la fin et lui dit avec un mélange de fierté et de tristesse :

—Assez, monsieur, assez !

Master Cromby déchira alors le titre de créance que le prince lui avait remis, et il ajouta :

—Je vous ai sauvé, mais vous m'avez permis de dire la vérité : nous sommes quittes.

Charles-Edouard resta quelque temps absorbé par les préoccupations que les paroles de master Cromby avaient éveillé

lées en lui. A la fin il secoua doucement sa noble tête comme pour chasser des réflexions importunes, et dit en essayant de sourire :

Vous oubliez, monsieur, que vous êtes venu ici pour y chercher quelqu'un ; et j'oublie, moi, que je puis peut-être vous donner des renseignements sur celui que vous cherchez.

Charles Stuart n'eut pas besoin d'en dire davantage : Tom rentra en ce moment dans la salle à manger, et la scène de reconnaissance arrivait de soi. Master Cromby fut aussi étonné en voyant Tom sous un costume d'Highlander qu'il l'avait été quelque temps auparavant en croyant le rencontrer sous un costume ecclésiastique.

Permettez-moi, monsieur, de vous adresser une question, dit Charles Stuart en s'adressant à Tom. Quel est le sens de la comédie qui se joue ici ? Etes-vous la dupe ou le complice d'une mystification ? et comment le nom de sir Murray se trouve-t-il mêlé à ce qui se passe ? Lady Miliden prétend que vous êtes le fils de Jacques III ; le prétendez-vous aussi ?

Ici master Cromby ne put réprimer un éclat de rire que suivit immédiatement ces mots :

—Lui ! le fils de Jacques III ! lui, le rejeton d'une famille de rois ! Allons donc ! J'espère bien, monsieur Tom, que vous ne croyez pas un mot de ces billevesées-là.

Je ne vous répondrai pas pour le moment, dit Tom, mais plus tard j'aurai des comptes à vous demander.

—Oui-dà ! répliqua master Cromby ; mais vraiment il a la cervelle tournée !

—C'est un fou ! un triple fou ! Jamais il n'aurait géré convenablement mon apothicairerie.

Après le départ de master Cromby, l'agitation de Tom fut à son comble. Il se promena à grands pas, se frappant de temps en temps le front, murmurant des exclamations inintelligibles. Il allait souvent à la fenêtre pour voir si celui qu'il attendait ne venait pas.

—Ah ! le voici, s'écria-t-il après un quart d'heure d'attente et en laissant éclater tous les soupirs qu'il avait amassés dans sa poitrine.

Sir Murray de Broughton venait de descendre de cheval à la porte du château. Quand il entra dans la salle où se trouvaient les deux personnages qui désiraient sa présence avec une impatience égale, quoique diversement exprimée, Tom se précipita au-devant de lui et lui cria :

—Expliquez-moi votre conduite, monsieur, dites-moi la vérité !

Sir Murray ne répondit pas ; il s'avança vers le jeune prêtre irlandais, qu'il venait d'apercevoir, s'agenouilla respectueusement devant lui et lui dit :

—Dieu soit loué ! votre altesse a enfin mis le pied sur la terre d'Ecosse, et j'espère qu'elle ne la quittera plus.

Puis se relevant, il ajouta avec ce ton bref et positif qui lui était ordinaire :

—Nous n'avons pas de temps à perdre, venez, prince, venez !

Sir Murray de Broughton conduisit Charles-Edouard dans la chambre où Tom avait passé la nuit, et là il lui dit :

—J'ai rencontré tout à l'heure des dragons, et j'ai demandé au brigadier où il allait. “ Nous retournons au château de lady Miliden, m'a-t-il répondu en donnant un coup d'épée dans les flancs de son cheval, et j'espère cette fois que le prétendant, qui se cache sous les habits d'un prêtre irlandais, ne nous échappera pas. ”

—En effet, les dragons sont déjà venus ici, dit Charles-Edouard ; on aura appris mon débarquement et signalé le costume que je porte. Y a-t-il moyen de leur échapper, sir Murray ?

—Oui, sans doute ; ils doivent être à quelque distance, et votre altesse aura le temps de fuir.

—Mais si je garde ce costume, la première ronde de soldats anglais me reconnaîtra et m'arrêtera.

—Je n'ai aucun déguisement à donner à votre altesse, dit sir Murray embarrassé et inquiet. Si fait ! ajouta-t-il après un instant de réflexion, et votre altesse n'a plus rien à craindre.

Sir Murray venait de se rappeler le modeste bagage dont Tom s'était dépouillé la veille pour revêtir le costume d'Highlander, et qu'il avait apporté avec lui. Le paquet qui contenait l'habit, la culotte de nankin et le chapeau de l'élève apothicairerie, était déposé dans un coin. Sir Murray le prit et aida le prétendant à se couvrir de son nouvel ajustement.

—Partons maintenant, dit sir Murray quand la toilette du prince fut achevée.

Deux coups frappés à la porte résonnèrent en ce moment, et en même temps sir Murray reconnut la voix de lady Miliden qui demandait s'il était permis d'entrer.

—Est-ce un nouveau malheur qu'on vient nous annoncer ? pensa Charles Stuart.

—Sir Murray, dit lady Miliden en entrant et en parlant à l'oreille de ce dernier, le brigadier Maxwell est devant la grille du château et demande qu'on remette entre ses mains un prêtre irlandais qu'il a vu chez moi.

—Ce prêtre irlandais, c'est le prince, madame !

—Le prince ! dit lady Miliden en tombant à son tour à genoux devant celui qu'elle avait traité d'imposteur et de vagabond.

Pendant que lady Miliden faisait ainsi pénitence, sir Murray avait tiré vivement un poignard caché sous ses habits ; à l'aide de ce poignard il coupa les rideaux de l'alcôve et les divisa en plusieurs bandes qu'il noua les unes au bout des autres. Cela fait, il attachait un bout de cette échelle improvisée à la barre d'appui de la croisée, tandis que l'autre bout lancé par lui allait raser le sol.

—Prince, dit-il à Charles Stuart, voici le seul moyen de salut qui vous reste.

Charles-Edouard n'hésita pas ; il passa son corps en dehors de la croisée, et, se glissant de nœud en nœud, il eut bien tôt touché la terre. Sir Murray saisit la corde à son tour ; mais avant de se confier à la corde de sauvetage, il dit à lady Miliden :

—Le prince est sauvé si nous pouvons avoir une heure d'avance sur les dragons anglais. Une heure d'avance ! entendez-vous, madame ? Le son du pibroch vous apprendra alors notre arrivée en lieux sûrs.

Pendant ce temps, les dragons étaient restés à la grille du château. Effrayé par les paroles que le brigadier Maxwell avait prononcées en arrivant, l'intendant de lady Miliden refusait de les laisser passer, et la discussion commençait à s'échauffer.

A travers une croisée du premier étage, Tom contemplait cette scène avec effroi. Revenu enfin de ses folles idées de grandeurs, désabusé, désespéré, furieux, il s'écriait :

—Je n'étais donc qu'un jouet, un plastron, un mannequin, en un mot, le personnage ridicule d'une plate comédie ! Et si la comédie n'était pas encore à sa fin ; si, grâce au maudit costume que je porte, les dragons allaient me prendre pour celui dont j'ai joué le rôle, s'ils allaient m'arrêter !

Pendant quelque temps il resta immobile et la tête baissée, semblable à une victime qui se résigne au sacrifice. De grosses gouttes de sueur coulaient de son front. Il ne sortit de son engourdissement qu'en entendant les éperons des dragons anglais résonner sur le pavé de la cour du château. Ce fut alors qu'il aperçut les habits que Charles-Edouard avait quittés avant de fuir : sans réflexion, et comme un insensé qui obéit machinalement aux impulsions de ses nerfs, Tom s'empara de ses habits, s'en affubla et cacha les boucles de ses cheveux blonds sous la perruque tonsurée du prêtre irlandais.

Ainsi métamorphosé d'Highlander en abbé, il se précipita tête baissée hors de la chambre dans le but de fuir au plus vite ; mais à peine mettait-il le pied sur le seuil de la porte qu'une main vigoureuse s'abattit sur son épaule, et en même temps la voix rude du brigadier Maxwell lui adressa ces mots :

—An nom du roi, prince, je vous arrête !

Derrière le brigadier étaient rangés huit dragons le sabre au poing, et prêts à agir au premier signe de leur chef. Tom ne pouvait donc pas songer à faire résistance : aussi se contenta-t-il de s'écrier :

—Mais je ne suis pas prince ! je suis élève apothicairerie ; laissez-moi aller !

—Inutile de feindre, prince, dit le brigadier gravement ; nous avons votre signalement et nous pouvons opposer des preuves à votre dénégation.

Ici le brigadier Maxwell déplaça un papier qu'il tenait dans sa main, et lut à haute voix ce qui suit :

“ Signalement du prince : Yeux bleus, nez droit, bouche petite et bien dessinée, carnation claire et rosée, peu de barbe taillée, cinq pieds un pouce. ”

Le brigadier interrompit sa lecture pour dire à Tom :

—Vous voyez, prince, que votre portrait est exact.

—Mais je suis la dupe d'une horrible machination ! s'écria Tom ; je suis la victime d'une ressemblance inexplicable (1).

—Continuons, dit le brigadier :

“ Costume du prince : Habit noir à la française, ouvert par devant, cravate blanche, rabat : culotte de soie noire, bas noirs, souliers à boucles, perruque qui couvre des cheveux blonds bouclés. ”

Le brigadier s'arrêta de nouveau, s'approcha de Tom et enleva avec prestesse la perruque qui le coiffait.

—Vous le voyez, prince, dit le brigadier en apercevant

(1) La ressemblance sur laquelle est fondée cette nouvelle n'est pas de pure invention. On lit dans l'Histoire d'Ecosse par M. Amélie Pichot un autre fait de ce genre : “ Le fils d'un orfèvre d'Edimbourg, nommé Rodéric Mac-Kensie, qui avait pris part pour Charles-Edouard, lui donnait à cette époque une preuve de fidélité qui prouva quel dévouement il inspirait encore à ses partisans. Il y avait une ressemblance remarquable de taille et de visage entre le prince et ce junc homme, qui errait dans les environs de Glen Moriston, où les soldats croyaient enfin être sur les traces de Charles-Edouard ; lorsqu'ils le rencontrèrent, ils s'écrièrent qu'il leur forure était faite et ils l'entourèrent. Mac-Kensie se garda bien de les dé tromper, il leur vendit chèrement sa vie ; puis quand il se sentit blessé à mort, il sut acheter une dignité royale pour mourir et lui dit : “ Malheureux ! vous avez tué votre prince, etc. ”

les magnifiques cheveux blancs de Tom, qui ondoyaient sur ses épaules ; tout est exact, et vous n'avez plus qu'à nous suivre de bonne grâce.

Tom était atterré ; tout se tournait contre lui, et le costume qu'il avait pris pour se sauver concourait à le perdre. Cependant il ne pouvait encore se décider à suivre le brigadier, et il cherchait dans son cerveau quelque moyen suprême de salut. Tout à coup une lueur d'espoir éclaira ses traits ; il s'adressa au brigadier et lui dit vivement :

— N'appartenez-vous pas au régiment du colonel Gardiner ?

— Oui, sans doute.

— Ne connaissez-vous pas le brigadier Maxwell ?

— Je suis moi-même le brigadier Maxwell.

— Je suis donc sauvé ! s'écria Tom. Vous connaissez miss Kitty, et vous en croiriez son témoignage si elle vous déclarait que je suis Tom, l'élève de master Cromby, et non le prince que vous cherchez.

— Miss Kitty est-elle ici ? demanda le brigadier.

— Elle est ici.

Miss Kitty fut appelée aussitôt, et en entrant dans la salle où se passait cette scène, elle s'écria à la vue du brigadier :

— Mon cousin Maxwell !

Lady Mitliden était entrée presque en même temps que miss Kitty, et elle s'arrêta, inquiète de ce qui allait se passer.

— Ma cousine, dit le brigadier à Kitty, ce n'est pas le moment de vous exprimer le plaisir que j'éprouve à vous rencontrer ; je suis ici dans l'exercice de mes fonctions, et vous êtes appelée à porter témoignage dans une affaire grave. Parlez sans crainte, miss Kitty, et rendez hommage à la vérité. Connaissez-vous monsieur ? ajouta-t-il en désignant Tom, qui attachait sur Kitty son regard suppliant.

Kitty hésita et ne répondit pas, car elle se rappelait les recommandations que Tom avait eu le malheur de lui faire précédemment.

— Ne me connaissez-vous pas ? s'écria Tom, épouvanté de cette hésitation. Répondez donc miss Kitty, ne me connaissez-vous pas ?

Lady Mitliden s'approcha doucement de Kitty, et lui dit à voix basse :

— Au nom du ciel, faites ce que vous m'avez promis, men enfant.

— Connaissez-vous monsieur ? répéta le brigadier.

— Je ne le connais pas, répondit miss Kitty.

Cette réponse, faite avec fermeté, produisit sur les principaux acteurs de cette scène un effet diversément senti. Tom se tordit les mains, et le brigadier Maxwell répéta de nouveau à Tom : « Suivez-moi, prince ! » tandis que lady Mitliden levait les yeux au ciel avec une expression de reconnaissance profonde.

— Marchons ! dit Tom au brigadier avec un accent plein d'amertume ; puisque miss Kitty me renie, que ma destinée s'accomplisse !

A peine les dragons furent-ils sortis que miss Kitty éprouva comme des remords : sa physionomie, qui jusqu'alors avait conservé son caractère habituel de joyeuse insouciance devint sérieuse et inquiète, et ce fut avec une émotion réelle qu'elle dit à lady Mitliden :

— J'ai fait ce que vous vouliez, ma marraine, mais s'il arrivait malheur à M. Tom !

Lady Mitliden ne répondit pas. Lorsque tout à coup un son aigu et traînant, le son du pibroch, couvrit les murmures confus de la plaine. Lady Mitliden se pencha vivement à la fenêtre, puis se retourna vers Kitty, et, s'adressant à la pauvre enfant, qui alors sanglotait tout de bon :

— Rassurez-vous, lui dit-elle ; dans quelques heures, tout au plus, le prisonnier sera libre. Nous pouvons, mon enfant, remplir toutes deux nos intentions, moi en vous dotant vous en offrant à M. Tom votre main et votre dot.

A peine eut-elle achevé ces mots qu'une voix mâle et vibrante entonna ce chant national des Highlanders :

Réveille-toi, ma vaillante claymore,
Ton bon Charlot est enfin de retour ;
Comme la nuit s'enfuit devant l'aurore,
Devant toi tu verras l'Anglais fuir à son tour.
Demain le jour de la vengeance,
Demain le grand jour des moissons :
Ainsi qu'une impure semence
Tu faucherai les bataillons !

A la suite de ce couplet les échos de la vallée répétèrent les dernières modulations de la cornemuse écossaise.

Lady Mitliden prit les deux mains de Kitty et lui dit avec effusion :

— Mon enfant, Dieu vous récompensera de votre pieux mensonge, vous avez sauvé Charles-Edouard.

Les prévisions de lady Mitliden s'accomplirent. Pendu à la liberté, Tom devint l'époux de miss Kitty et plus tard le successeur de master Cromby. Les voisins de Tom, qui avaient appris ses aventures et sa royauté d'un jour, l'appelaient en riant : Le dernier des Stuarts.

Quant à celui qui porta en effet ce nom illustre, tout le monde sait comment après une série de marches victorieuses il succomba à Culloden et quitta à travers mille dangers cette Écosse qu'il ne devait plus revoir.

En ce qui touche les autres personnages auxquels le lecteur a pu s'intéresser accessoirement, voici ce que nous lui apprendrons :

Le brave et loyal Burke fut au nombre des morts de la bataille de Culloden. Son gigantesque mais moins loyal compagnon Dick Dale eut le même sort.

Ainsi la cause de Charles second eut ses héros et ses martyrs.

Elle eut aussi ses traîtres.

Non seulement sir Murray de Broughton livra tous les secrets de l'entreprise dont il avait été le principal agent, mais encore il contribua par son témoignage à faire tomber la tête de lord Lovat et de quelques autres Écossais fidèles.

Moyennant quoi sir Murray de Broughton eut la vie sauve et reçut 200 livres sterling et 80,000 livres de rente sur les biens confisqués.

JULES A. DAVID.

FIN.

DE L'ÉCLAIRAGE AU GAZ EN FRANCE.

SON ORIGINE, SES DÉVELOPPEMENTS, SON ÉTAT ACTUEL.

Et vidit Deus lucem quod esset bona.

GEN. IV.

Dieu, en créant la lumière, laissa à l'homme le soin d'achever son ouvrage et de suppléer, par des moyens artificiels, à l'absence de l'astre qui n'éclairait que lorsqu'il se trouve au-dessus de l'horizon. Pendant bien des siècles les efforts qui ont eu pour but de compléter l'œuvre divine ont été infructueux, car, s'il est permis de se former une opinion d'après l'examen des instruments qui ont servi aux peuples de l'antiquité à dissiper les ténèbres, on est forcé de reconnaître que les anciens, si grands dans leurs monuments, si parfaits dans leurs arts, ont complètement échoué quand il s'est agi de produire de la lumière. Le moyen-âge n'a pas été beaucoup plus heureux dans ses tentatives, et l'on peut avancer sans crainte que jusqu'à notre époque les hommes ont été condamnés à passer une partie de leur existence dans l'obscurité. C'est à nous seuls que revient l'honneur d'avoir vaincu toutes les difficultés, et c'est à nous qu'il appartient de dire que nous vivons dans le siècle des lumières, car en inventant l'éclairage au gaz, nous avons complètement résolu le problème qui avait été posé à l'origine du monde.

L'éclairage au gaz, cette découverte gigantesque des temps modernes, n'a point été appréciée chez nous à sa juste valeur : confiée presque exclusivement aux mains des étrangers, on s'est occupé du parti qu'ils étaient parvenus à en tirer chez eux, et, par un consentement tacite, on les a laissés s'enorgueillir d'une invention dont l'honneur appartient à juste titre à la France, ainsi qu'il me sera facile de le démontrer.

Avant que l'illustre Arago nous eût fait connaître que Papin, notre compatriote, s'était servi de la force de la vapeur pour faire mouvoir un piston dans l'intérieur d'un cylindre, bien long-temps avant que les anglais se fussent occupés de la fabrication des machines à vapeur, on imprimait dans tous les livres et on croyait généralement que depuis le marquis de Worcester jusqu'à James Watt, la série des Anglais qui avaient perfectionné la machine à vapeur n'avait point été interrompue par la présence d'un nom étranger.

Une opinion aussi fautive que fortement accréditée attribue pareillement l'invention de l'éclairage au gaz aux Anglais, et ce sont les savans de cette nation qui sont censés avoir seuls contribué à porter cette industrie au point où nous la voyons actuellement. Je me propose, dans cette notice, de rétablir les faits dans toute leur vérité, et j'espère prouver que nous avons connu l'éclairage au gaz avant nos voisins, et que c'est aux travaux de nos savans que l'on doit d'avoir rendu cet éclairage pratique, et enfin que les efforts tentés par nos industriels ont été plus multipliés et plus habilement dirigés que ceux qui ont eu lieu dans la Grande-Bretagne.

Dans tous les ouvrages anglais qui traitent de la matière, on fait remonter à 1667 les premières indications qui aient pu conduire à l'éclairage au gaz, car ce fut à cette époque que Th. Shirley fit à la société royale de Londres un rapport sur la source enflammée du Burning-Well dans le Lancashire. On croyait alors en Angleterre que les eaux de cette fontaine jouissaient de la propriété de brûler comme des liquides inflammables. Th. Shirley s'attacha à démontrer que cette source ne devait son inflammabilité qu'aux vapeurs bitumineuses produites dans le sein de la terre et qui se dégagent sous forme de bulles à travers de ses eaux. Cette première observation était restée dans le domaine de la science sans que personne songeât à en tirer une conséquence pratique, lorsqu'en 1739, le docteur Clayton chercha à produire artificiellement, en soumettant la houille à l'action de la chaleur, l'air qui s'échappe de la source enflammée du Burning-Well. Étant parvenu à coércer ce fluide dans des vessies, il put au moyen de tubes qui y étaient adaptés, obtenir un éclairage artificiel, en enflammant le gaz qui sortait par leurs extrémités.

Ce n'était encore là qu'une expérience de laboratoire, que son auteur regardait comme un simple objet de curiosité et qui ne se rattachait pas d'une manière immédiate avec les procédés mis depuis en pratique pour obtenir un éclairage régulier. Ce fut Murdoch qui le premier chercha à utiliser les produits de la distillation de la houille, et ses travaux remontent, suivant lui, à l'année 1792 ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1802, à la paix d'Amiens, Murdoch n'était pas encore très avancé dans ses résultats, puisqu'à cette époque il ne put éclairer momentanément et d'une manière incomplète, la fabrique de MM. Watt et Bolton, et ce ne fut qu'en 1805 qu'il entreprit l'éclairage permanent de la filature de coton de M. Lee, de Manchester, opération dont il ne rendit compte à la société royale de Londres que dans le courant de l'année 1808.

C'est en s'appuyant sur les découvertes que je viens de rappeler que les Anglais réclament en leur faveur l'invention de l'éclairage au gaz. Nous allons examiner ces titres en détail et voir si nous ne pourrions pas leur opposer des pièces authentiques qui ont pour elles le mérite de l'antériorité et qui prouvent que nous avons tellement contribué au développement de l'industrie qui nous occupe, que nous sommes en droit de réclamer pour nous la part que s'attribuent nos voisins, auxquels il restera toujours la gloire d'avoir donné à leurs entreprises d'éclairage un développement tout à fait inconnu en France.

Si Th. Shirley était parvenu en 1667 à expliquer d'une manière satisfaisante les phénomènes d'inflammation que présente la fontaine de Burning-Well, nous avons eu long-temps auparavant, en 1618, un médecin de Tournon qui avait parfaitement rendu compte de ce qui se passait dans une circonstance analogue. Ce savant, que je n'hésite pas à regarder comme le véritable inventeur de l'éclairage au gaz, non pas seulement parce qu'il possédait des notions très-exactes sur la nature des fluides qui se dégagent du sein de la terre, mais encore parce qu'il connaissait les moyens de les produire artificiellement, a écrit un livre qui contient en germe toutes les idées dont la succession a conduit l'éclairage au gaz à son état actuel, car cette industrie n'est que la mise en pratique, avec les perfectionnements qu'ont dû y introduire les progrès des sciences, des opinions énoncées dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux.

Le docteur Jean Tardin de Tournon, a publié en 1618 un volume sous ce titre : *Histoire naturelle de la fontaine qui brûle près de Grenoble, avec la recherche de ses causes et principes et ample traité sur les feux souterrains*. Dans cet ouvrage, dont la date est à peu près la même que celle à laquelle Salomon de Caus fit paraître la *Raison des causes mouvantes*, se trouvent une foule de passages si curieux et si explicites, que je me fais un devoir de les citer textuellement avant pour restituer à un de nos compatriotes les droits qu'il possède sur l'invention de l'industrie qui nous occupe, que pour appeler l'attention sur des travaux qui sont le point de départ de la chimie pneumatique actuelle, travaux entièrement oubliés tandis qu'on parle, avec

éloge de ceux de Van-Helmont bien postérieurs et beaucoup moins parfaits que ceux que nous allons mentionner (1).

Voici en que s'exprime l'ardent comte de ses observations sur la fontaine ardente du Dauphiné :

« A trois lieues de Grenoble, sur le grand chemin du Dauphiné en Provence, on voit à main droite une grande et haute montagne et en son pied il y a un espace de terre de trois pieds de carré, duquel par intervalle de temps, on voit sortir de la flamme. Sa hauteur pour l'ordinaire est d'environ deux pieds : elle est tantôt blanche, claire et transparente, quelques fois rouge, d'autres fois blanche ; quelques fois elle dure plusieurs jours entiers et souvent moins. Or, bien que la flamme soit éteinte et demeure quelques jours sans paraître, cependant l'exhalation combustible qui nourrit et entretient cette flamme sort continuellement et sans aucune interruption. Car, en tel temps que ce soit, en hiver, en été, de nuit, de jour, si vous apportez un flambeau allumé et le présentez sur ce lieu, dès aussitôt la flamme se rallume, tout ainsi comme un flambeau fraîchement éteint se rallume si la fumée qui en sort rencontre la flamme d'un autre flambeau allumé. Voire même, présentez le flambeau allumé à un demi-pied sur terre, vous voyez la flamme descendre jusqu'en bas, ce qui est une preuve infaillible de ce que je viens de dire que l'exhalation combustible sort continuellement dehors.

« Ceux qui désirent bien considérer cette merveille ont coutume de creuser sur le lieu d'où sort l'exhalation, ou de relever des matras de terre pour y former un petit bassin où s'amasse l'eau de la pluie. Cette eau, aussitôt qu'elle y est entrée, commence à bouillir à grosses ondes, comme fait l'eau dans une chaudière sur un bon feu, et en bouillant elle mène du bruit comme si quelque vent lui passait au travers ; comme en effet cette ébullition ne provient que de l'exhalation combustible, laquelle sort continuellement de terre, passe à travers l'eau pour se guider en haut. Et, bien que l'eau soit bouillonnante, si est-ce qu'elle n'acquiert aucune chaleur parce que l'exhalation qui la traverse n'a aucune chaleur actuelle.

« L'exhalation qui passe au travers de cette eau est aussi combustible et disposée à recevoir la flamme au sortir de l'eau, comme si elle ne faisait que sortir de terre ; car la flamme se rallume d'elle-même aussi bien quand le lieu duquel sort l'exhalation est couvert d'eau, comme lorsqu'il n'y a point d'eau, et toutes et quantes fois que vous présentez un flambeau allumé sur cette eau, au même instant la flamme se rallume, tellement qu'en même temps vous voyez l'eau toute bouillante et convertie de flamme. De là est venu que le vulgaire l'appelle la Fontaine qui brûle ; car en la voyant ainsi bouillante, on dirait que c'est l'eau qui bouit, ou pour le moins la flamme qui passe à travers l'eau, mais ce n'est ni l'un ni l'autre.

Quant à la nature de l'exhalation, voilà ce qu'en dit notre auteur :

« Or, il y a une grande conjecture que la matière de ce feu est le bitume, d'autant qu'après de ces bains il se trouve des mines de charbon de pierre, lequel est une espèce de bitume... Puisqu'en tout temps et à toute heure, la flamme se prend en ce lieu, c'est signe qu'en tout temps elle y trouve de la matière ; or la matière de la flamme n'est autre chose que l'exhalation tirée d'un corps gras ou huileux ; cette extraction ne peut se faire que par le moyen de la chaleur actuelle. La chaleur actuelle ne peut être dans la terre, si ce n'est à raison du feu souterrain, il faut donc que cette exhalation soit faite et produite par le feu souterrain.

« En présence de détails aussi précis, n'est-on pas forcé de reconnaître que J. Tardin connaissait parfaitement la cause qui donnait naissance à cette flamme naturelle, qu'il avait étudié le phénomène avec une sagacité qui n'appartient qu'aux hommes de génie, et qu'il avait mis en pratique une méthode de recherches inconnue de son temps. Lors même qu'il n'eût pas porté plus loin ses expériences et ses inductions, nous devrions citer avec éloge son travail comme ayant pu mettre sur la voie des découvertes que deux siècles plus tard on est venu réclamer comme une propriété anglaise ; mais Tardin ne s'est pas arrêté là, il a fait voir que l'on pouvait imiter la nature et se procurer par des moyens analogues à ceux qu'elle emploie, cette exhalation qui produit, en brûlant, de la flamme et de la lumière.

« On demande, écrit-il, pourquoi est-ce que nous avons besoin de la mèche en nos lampes et chandeliers ? Quant à moi, j'estime que la raison en est que l'huile et la cire c'est-à-dire semblables matières demeurant en leur consistance épaisse, ne peuvent recevoir flamme, mais il faut nécessairement qu'elles soient réduites en exhalations, or pour ce faire, si nous n'avions point de mèche, il faudrait un grand feu, lequel agissant au fond de la lampe ferait enfin résoudre l'huile en exhalation. Mais ainsi faisant, il se ferait un grand dégât de l'huile, et avec cela ce feu ne serait point tant propre à l'usage que nous demandons. Donc nous nous servons de la mèche et la trempons dans l'huile, afin qu'elle en attire une petite portion, et mettant le bout de cette mèche en dehors, nous séparons cette petite portion d'huile des autres, tellement qu'un petit feu peut facilement réduire en exhalation, cette petite portion d'huile qui est au bout de la mèche : l'huile donc ainsi réduite en exhalation reçoit incontinent la flamme.

D'après un passage de son livre, il paraît que Tardin a mis en pratique ce que la théorie lui indiquait et qu'il a obtenu l'exhalation inflammable en décomposant la houille dans un vase clos soumis à l'action d'une haute température. A la question : pourquoi l'exhalation produite par le feu souterrain ne s'enflamme-t-elle pas dans le sein de la terre ? Tardin répond : « L'huile, la graisse et autres matières combustibles mises dans une poêle, et posées sur le feu sont réduites en exhalation, sans recevoir la flamme : l'eau-de-vie sort du vin par l'action du feu, sans qu'elle soit enflammée, le soufre, le bitume et autres semblables, mises dans une retorte sur le feu, se réduisent en exhalation sans se brûler. Nous pouvons donc faire même jugement de notre exhalation, et dire que le feu souterrain, qui est voisin de cette matière grasse et onctueuse, l'attire et réduit en exhalation sans que la flamme s'y attache. »

« Eh bien ! je le demande, peut-on, après ces citations, hésiter à reconnaître que Tardin ait parfaitement connu et même pratiqué l'éclairage au gaz, puisqu'il a étudié la flamme produite par une exhalation à laquelle le plus tard nous avons donné le nom de gaz, qu'il a su que cette exhalation provenait du charbon de terre décomposé par l'action de la chaleur, effet naturel qu'il a cherché à reproduire, et qu'il a dit pouvoir servir à l'éclairage en supprimant l'emploi des mèches. On ne peut donc se refuser à reconnaître les droits de priorité dans l'invention qui nous occupe, au génie auquel il a été donné de devancer de deux siècles les connaissances que nous avons acquises sur les fluides élastiques.

(1) Jean Tardin fournit un exemple frappant de l'injustice de la possession à l'égard de certains hommes de génie. Les ouvrages de ce médecin, célèbre dans son temps, ne se trouvent pas même dans la bibliothèque de l'École de Médecine, et c'est à peine s'il existe à la Bibliothèque royale un exemplaire de sa dissertation sur la fontaine de Grenoble. La *Biographie universelle*, tout en trouvant son nom, se contente d'indiquer les titres de ses ouvrages, et n'en dit rien.